

Explication linéaire

- **Marcel Proust, *Du côté de chez Swann* (1913)**

Introduction

Du côté de chez Swann, publié en 1913 est le premier roman du cycle *À la recherche du temps perdu*. Dans cet ensemble autobiographique, Marcel Proust met en scène un narrateur qui se prénomme comme lui, Marcel. Ce narrateur fait une peinture des milieux mondains de la Belle Époque et raconte également son enfance tout en invitant à réfléchir sur la mémoire et la manière de retrouver son passé. L'extrait proposé relate un épisode célèbre, à tel point qu'il est rentré dans le langage commun : « une madeleine de Proust » désigne un élément, une sensation qui parvient à faire resurgir le passé, l'enfance.

Dans ce passage, le narrateur décrit l'intense, mais fugitif bien-être éprouvé en dégustant cette madeleine trempée dans son thé. Il cherche à en comprendre l'origine.

Lecture à voix haute du texte

Projet de lecture : Comment l'auteur nous fait-il ressentir la magie d'un instant unique ?

Premier mouvement (l. 1 à 9) : un personnage peu heureux

Comment ce début contribue-t-il à mettre en valeur l'expérience unique que va vivre le narrateur ?

La première phrase, très longue, est constituée d'une imbrication de propositions qui permettent de poser la situation initiale de ce récit : le narrateur, en hiver, rentre chez lui glacé et sa mère lui propose un thé pour le réchauffer. Toutefois, le narrateur, avant de présenter ces circonstances, prend soin de faire comprendre qu'elles annoncent un événement en relation avec ses souvenirs d'enfance. En effet, il commence par déplorer qu'il ne lui reste de son enfance à Combray que le seul souvenir de son coucher douloureux. Le groupe nominal « le théâtre et le drame de mon coucher » (l. 1-2) permet de caractériser cet épisode. Mais la proposition subordonnée circonstancielle « quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison » (l. 2-3) annonce un changement. L'implicite étant qu'il va retrouver d'autres souvenirs de son enfance à Combray et on peut faire l'hypothèse que ces souvenirs seront plus heureux. Il souligne que cette modification va se faire de manière fortuite, puisque cela se produit à cause d'une modification de ses habitudes de vie : « me faire prendre contre mon habitude un peu de thé » (l. 3-4). La deuxième phrase, beaucoup plus brève, met aussi en avant la place du hasard, puisque dans un premier temps, le narrateur refuse de prendre du thé. Il finit tout de même par accepter : « Je refusai d'abord [...], me ravisai » (l. 4-5). L'interrogation indirecte « je ne sais pourquoi » (l. 4) en incise entre les deux propositions souligne encore à quel point cet événement est assez incompréhensible. Pour accompagner ce thé, sa mère envoie acheter des madeleines. Elles sont désignées d'abord dans une périphrase qui dévoile leur apparence (« un de ces gâteaux courts et dodus » l. 5), avant d'être nommées « Petites madeleines » (l. 5-6), puis ensuite caractérisées par une métaphore qui révèle la subjectivité du narrateur. En effet, les rainures présentes sur le dos des madeleines « semblaient avoir été moulées dans la valve rainurée d'une coquille Saint-Jacques » (l. 6-7). Ces impressions visuelles révèlent la propension du narrateur à établir des rapprochements entre les divers aspects du monde. Mais elles ne provoquent pas de satisfaction particulière. En effet, ce narrateur apparaît comme un être triste et passif. Le

rapport au temps semble douloureux, comme le prouve le rythme binaire mettant en valeur les deux synonymes qui caractérisent le lexique du temps : « la **morne** journée et la perspective d'un **triste** lendemain » (l. 7-8), ainsi que le participe passé très péjoratif « accablé » (l. 7). L'adverbe de manière « machinalement » (l. 7) renforce cette impression de tristesse. Le récit se poursuit et l'enchaînement des événements est souligné par une conjonction de coordination et un adverbe temporel « Et bientôt » (l. 7). Mais l'événement rapporté paraît dérisoire. En effet, le narrateur porte à ses lèvres une cuillerée de thé, mais pas n'importe quelle cuillerée. Une proposition subordonnée relative vient en préciser le contenu : « où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine » (l. 8-9). Après la découverte visuelle de la madeleine, l'expérience sensorielle se poursuit avec la dégustation de la madeleine trempée dans du thé. Cet heureux concours de circonstances va faire naître un moment magique, permettant au narrateur de sortir de sa léthargie.

Deuxième mouvement (l. 9 à 18) : une dégustation unique

Comment le narrateur met-il en avant le plaisir intense qu'il éprouve lors de la dégustation de cette madeleine ?

La conjonction de coordination « Mais » (l. 9) introduit ainsi une forte rupture pour mettre en valeur « l'instant » (l. 9) où le narrateur déguste cette gorgée. Il emploie à nouveau une subordonnée relative pour désigner le contenu de celle-ci, ce qui crée une insistance. Il précise que tout se passe au moment précis où la gorgée « touch[e] [son] palais » (l. 10). Ce long complément circonstanciel de temps souligne le caractère unique de ce moment. La réaction immédiate du narrateur est mise en valeur dans la proposition principale brève et encadrée par deux virgules : « , je tressaillis, » (l. 10). Cette réaction physique est la conséquence d'une impression intérieure définie par l'adjectif mélioratif et hyperbolique « extraordinaire » (l. 11). En outre, le narrateur précise qu'il devient « attentif » (l. 10), adjectif qui s'oppose à l'adverbe « machinalement » de la ligne 7 et souligne bien la transformation du narrateur liée à la dégustation des miettes de madeleine trempées dans du thé. S'ensuit alors une longue pause dans le récit, de la ligne 11 à 18, perceptible dans l'usage dominant de l'imparfait et du plus-que-parfait, pour décrire cet intense plaisir. Le vocabulaire mélioratif et les hyperboles dominent dans la célébration de ce moment magique et inattendu : « Un plaisir délicieux » (l. 11), « une essence précieuse » (l. 14), « cette puissante joie » (l. 15-16), « elle le dépassait infiniment » (l. 16-17). Le groupe nominal « un plaisir délicieux » est sujet de la phrase tandis que le narrateur, désigné par le pronom personnel « m' » devient le complément d'objet direct : « **m'**avait envahi » (l. 11), « **m'**avait aussitôt rendu » (l. 12). Cela contribue à conforter l'impression de submersion par une sensation non contrôlée, ce qui est confirmé par le complément circonstanciel de manière « sans notion de sa cause » (l. 11-12). Toutefois, le lecteur a l'intuition du lien de cause à effet entre le plaisir éprouvé et la dégustation de la madeleine trempée. Le narrateur est ainsi passé de l'accablement à l'exaltation et au bonheur car ses angoisses existentielles ont momentanément disparu comme il l'exprime dans une énumération lyrique : « les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire » (l. 12-13). Pour faire comprendre la sensation éprouvée, il utilise une proposition subordonnée circonstancielle comparative qui assimile cette sensation à celle provoquée par l'amour : « de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse » (l. 13-14). Encore une fois, le pronom personnel qui désigne le narrateur est en complément d'objet direct pour signifier qu'il ne contrôle rien, mais n'est que le réceptacle de ces sensations involontaires. Après réflexion, le narrateur comprend que cette sensation n'est pas en lui, mais le constitue pleinement : « [elle] n'était

pas en moi, elle était moi. » (l. 14). Cette prise de conscience se traduit par la réaffirmation du narrateur qui place à nouveau le pronom personnel de la première personne en sujet de la phrase suivante en ouverture : « J'avais cessé de me sentir, médiocre, contingent, mortel. » (l. 15). Cette phrase simple et brève s'achève sur un rythme ternaire qui installe une tonalité lyrique. L'agencement des adjectifs produit également une gradation qui montre comment le narrateur a surmonté toutes ses insatisfactions, de la plus quotidienne à la plus existentielle : la peur de mourir. La répétition du verbe *sentir* (« sentir » l. 15, « Je sentais » l. 16) montre bien l'échec à comprendre de manière rationnelle la cause d'un plaisir si intense. La réminiscence se fait grâce à une expérience sensorielle, et non par une démarche intellectuelle. La multiplication des questions souligne l'incompréhension du narrateur devant ce phénomène incroyable qui le dépasse et dont il cherche l'origine, comme le prouve la récurrence de l'adverbe interrogatif « où » (l. 15, 16, 17). Notons que cette pause descriptive, qui a permis de mettre en valeur ce moment magique, contraste avec le caractère très éphémère et fugace de la sensation, comme dans un désir de la fixer par les mots, de suspendre le cours du récit, mais aussi celui du temps.

Troisième mouvement (l. 18 à 21) : la fin de l'expérience

Comment la fin de l'expérience est-elle mise en scène ?

La pause cesse et le récit reprend à la ligne 18 lorsque le narrateur reprend une deuxième gorgée. Il utilise alors le présent de narration, ce qui est une manière de nous faire sentir à quel point ce moment est important, à quel point il est cette fois-ci attentif et à l'écoute de ses sensations, mais il s'agit aussi d'une sortie du passé. Or le narrateur, au moment où il vit cet instant magique, n'a pas encore compris que le plaisir était intense car lié à une sensation de l'enfance qui a permis d'abolir les frontières du temps. Mais cet instant est fugitif et commence alors le retour à un réel déceptif. La deuxième gorgée n'amplifie pas le plaisir : « je ne trouve rien de plus que dans la première » (l. 18-19). Le pronom indéfini « rien » souligne ce manque, et la troisième gorgée « apporte un peu moins que la seconde » » (l. 19), ce qui est confirmé par la proposition suivante : « la vertu du breuvage semble diminuer » (l. 20). C'est la fin de l'expérience que le narrateur acte par une phrase : « Il est temps que je m'arrête » (l. 20) et par une conclusion : ce n'est pas tant le breuvage que quelque chose en lui qui provoque ce plaisir intense. Ce n'est finalement rien d'autre que le plaisir d'une sensation de l'enfance enfouie au fond de lui qui a resurgi, celle de ce petit gâteau qu'il mangeait enfant à Combray et dont il a retrouvé le goût.

Conclusion

[Bilan] Dans ce texte, le narrateur décrit le plaisir éprouvé à la dégustation d'une madeleine trempée dans le thé. C'est l'occasion de célébrer un moment unique et magique. Il cherche la cause de ce plaisir intense, même si la première phrase du texte laissait entendre que cette sensation provoquée par un concours de circonstances inespéré a fait resurgir un moment heureux de son enfance, alors même qu'il ne lui restait que des souvenirs peu heureux. Proust célèbre donc ici un instant magique qui abolit le temps. **[Ouverture]** Colette, en 1908, a également trouvé le « philtre magique » (« Le Dernier Feu ») qui abolit les années. Pour elle, ce sont les violettes, dont les couleurs et le parfum la replongent dans les jours heureux de son enfance. Mais, à la différence de Proust, elle ne cherche pas à décrypter, à analyser ce processus de la mémoire involontaire et affective, elle le vit pleinement et le restitue dans une écriture lyrique et sensuelle.

Question de grammaire

Analyser les interrogations suivantes et transformez-les ensuite en interrogations indirectes :

« D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? » (l. 17-18)

Il s'agit d'interrogations directes identifiables grâce aux points d'interrogation, à l'inversion sujet/verbe et aux outils (adverbe interrogatif « où », pronom interrogatif « que »). Elles sont partielles : elles portent sur des compléments d'objet ou circonstanciel de lieu.

Interrogation indirecte → *Je me demandais d'où elle venait, ce qu'elle signifiait, où l'appréhender.*